

volontiers la ville et ses habitants, fut étonné de tant d'opiniâtreté. Plusieurs fois il leur fit savoir par les prisonniers qu'il relâchait qu'il était disposé à leur accorder une capitulation honorable. De jour en jour il s'attendait à voir ses ouvertures de paix accueillies; mais cet espoir fut déçu (34). Il ne connaissait pas encore toute la ténacité de la haine chez les Aztèques. Quelles que fussent les horreurs de leur situation présente et leur effroi de l'avenir, il y avait quelque chose de plus odieux pour eux, c'était l'homme blanc.

(34) « Y sin duda el día pasado, y aqueste yo tenia por cierto, que vinieran de paz, de la qual yo siempre con victoria, y sin ella hacia todas las muestras que podia. Y nunca por esso en ellos hallabamos alguna señal de paz. *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 261.

CHAPITRE VI.

ASSAUT GÉNÉRAL DE LA VILLE. — DÉFAITE DES ESPAGNOLS.
— LEUR SITUATION DÉSASTREUSE. — SACRIFICE DES PRISONNIERS.
— DÉFECTION DES ALLIÉS. — CONSTANCE DES TROUPES.

1521.

La famine commençait à se faire sentir dans la ville assiégée. Avec un blocus aussi rigoureux il paraissait certain que la population entassée dans la place serait réduite à capituler, sans qu'il fût besoin de lever le bras contre elle. Mais il fallait du temps, et les Espagnols, endurants et constants par nature, n'en commençaient pas moins à se plaindre de souffrances presque égales à celles des assiégés. Sous quelques rapports mêmes, leur position semblait pire, exposés comme ils l'étaient aux pluies glacées qui tombaient presque sans interruption.

Dans cet état de choses, il en était beaucoup parmi eux qui, pour en finir, auraient volontiers tenté d'enlever la ville par un coup de main. D'autres pensaient qu'il valait mieux s'emparer d'abord du grand marché de Tlatelolco, qui, par sa situation au nord-ouest de la ville, permettait de communiquer avec les camps d'Alvarado et de Sandoval. Ce marché, entouré de spacieux portiques, permettrait de loger une nombreuse armée : et une fois établis dans la capitale, les Espagnols seraient bien plus près du succès.

Ces arguments furent soutenus par plusieurs officiers, plus particulièrement par Alderete, le trésorier royal, homme très-consideré, non-seulement pour son rang, mais pour la capacité et le zèle qu'il déployait. Par déférence pour ces cavaliers, Cortés convoqua un conseil de guerre et lui exposa ce dont il

s'agissait. Les vues du trésorier obtinrent l'assentiment de la plupart des capitaines impatients. Désespérant d'imposer sa propre opinion. Cortés lui-même crut plus prudent, sans doute, d'adopter le parti le moins sensé, et se laissa dominer ce jour-là par une autre volonté que la sienne (1).

Un jour fut fixé pour l'assaut, qui devait être donné simultanément par les deux divisions placées sous les ordres d'Alvarado et par le commandant en chef. Sandoval reçut l'ordre de retirer la plus grande partie de ses forces de la chaussée du nord, et de se joindre à Alvarado. Soixante-dix piquiers devaient être aussi détachés pour appuyer Cortés.

Le matin du jour désigné, les deux corps d'armée, après la célébration accoutumée de la messe, s'avancèrent contre la ville sur leurs chaussées respectives (2). Ils étaient soutenus, outre les brigantins, par une nombreuse flottille de barques indiennes, qui devaient pénétrer dans les canaux, et par une multitude d'alliés, dont le nombre même ne fit qu'embarrasser plus tard les opérations. Les faubourgs une fois franchis, trois avenues se présentèrent, aboutissant toutes à la place de Tlatelolco. La principale, beaucoup plus large que les deux autres, était plutôt une chaussée qu'une rue, car elle était flanquée des deux côtés de canaux profonds. Cortés partagea ses forces en trois corps. Il plaça le premier sous la direction d'Alderete, avec l'ordre d'occuper la principale rue. Il confia le second à don Andres de Tapia et à don Jorge de Alvarado; don Andres, cavalier plein de courage et de capacité, don Jorge, frère cadet de don Pedro, et doué de l'intrépidité naturelle à cette chevaleresque famille. Ils devaient pénétrer dans

(1) Tel est le récit fait explicitement par Cortés à l'empereur. (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 264.) Bernal Diaz a donc tort de parler de l'assaut comme d'une conception du général. *Hist. de la conq.*, cap. 151.

(2) L'archevêque éditeur de Cortés fait remarquer avec beaucoup d'éloges cette ponctualité à célébrer la messe, dans la bonne et la mauvaise fortune. « En el campo, en una calzada, entre enemigos, trabajando dia, y noche, nunca se omitia la missa, páraque toda la obra se atribuyesse á Dios, etc. » Lorenzana, p. 266, *nota*.

l'une des rues parallèles, tandis que le général lui-même, à la tête de la troisième division, occuperait l'autre. Un petit corps de cavalerie, avec deux ou trois pièces de campagne, se tenait en réserve en face de la grande rue de Tacuba, point de ralliement assigné aux trois divisions (3).

Cortés donna les ordres les plus positifs à ses capitaines, leur recommandant de ne pas faire un pas en avant sans s'assurer des moyens de retraite, sans combler avec soin les fossés et les trouées de la chaussée. L'oubli de cette précaution par Alvarado, dans un assaut qu'il avait donné à la ville peu de jours auparavant, avait eu de si sérieuses conséquences pour l'armée, que Cortés s'était rendu lui-même à cheval au quartier de cet officier, pour le réprimander publiquement d'avoir désobéi à ses ordres. Mais à son arrivée au camp, il trouva que l'officier, en faute sous ce rapport, avait conduit l'affaire avec tant de bravoure, que la réprimande, d'ailleurs bien méritée, qu'il voulait lui adresser se réduisit à des représentations amicales (4).

Les arrangements étant ainsi terminés, les trois divisions s'avancèrent à la fois dans les trois rues. Cortés mit pied à terre pour marcher à la tête de son infanterie. Les Mexicains se plièrent devant lui, opposant moins de résistance qu'à l'ordinaire. Les Espagnols enlevèrent successivement toutes les barricades, et remplirent avec soin les fossés. Les canots soutenaient l'attaque et luttaient contre ceux de l'ennemi, tandis qu'un grand nombre d'agiles Tlascalans escaladant

(3) La division du trésorier, d'après la lettre du général, comptait 70 fantassins espagnols, 7 ou 8 cavaliers, et 15,000 ou 20,000 Indiens; celle de Tapia, 80 fantassins et 10,000 alliés; et la sienne, 8 cavaliers, 100 fantassins, et un nombre infini d'alliés. (*Rel. terc.*, *ubi sup.*) On le voit, ce langage un peu vague prouve que quelques milliers d'hommes de plus ou de moins importaient peu dans l'évaluation des forces indiennes.

(4) « Otro dia de mañana acordé de ir á su real para le reprehender lo pasado... Y visto, no les imputé tanta culpa, como antes parecia tener, y platicado cerca de lo que habia de hacer, yo me bolvi á nuestro real aquel dia. » *Rel. terc.*, p. 263-264.

les terrasses, passaient d'une maison à l'autre et en précipitaient leurs défenseurs. L'ennemi, troublé apparemment par cette surprise, semblait incapable de résister à la furie de l'attaque; les chrétiens victorieux, exaltés par les cris de triomphe que poussaient leurs compagnons dans les rues voisines, n'en étaient que plus impatients d'atteindre les premiers le but.

La facilité même du succès excita les soupçons du général; ce pouvait être une ruse de l'ennemi pour l'attirer dans le cœur de la ville, l'envelopper ensuite et lui fermer la retraite. Il craignait aussi que, malgré ses ordres, ses officiers eussent négligé de remplir les brèches. Il fit en conséquence arrêter sa division, préparé à déjouer tout mouvement perfide des Aztèques. Dans l'intervalle, il reçut plus d'un message d'Alderete, qui l'informait qu'il avait presque atteint le marché. Ces nouvelles ne firent qu'augmenter les appréhensions de Cortés. Craignant qu'il n'eût négligé de remplir les trouées, il résolut de s'en assurer par ses yeux, et prenant un petit corps de troupes, il s'avança pour reconnaître la route suivie par le trésorier.

A peine était-il dans la grande rue ou chaussée, que sa marche fut interrompue par une brèche de dix à douze pieds de large, remplie d'eau, de deux brasses de profondeur au moins, qui ouvrait une communication entre les deux canaux opposés. On avait bien essayé de remplir le trou avec les décombres de la chaussée, mais à voir çà et là les matériaux de pierre et de bois, on devinait que ce travail avait été aussitôt abandonné qu'entrepris (5). Pour ajouter à l'inquiétude du général, il observa que les deux côtés de la chaussée avaient été réparés tout récemment. Il ne douta plus que son

(5) « Y hallé, que habian pasado una quebrada de la calle, que era de diez, ó doce pasos de ancho; y el agua, que por ella pasaba, era de hondura de mas de dos estados, y al tiempo que lo pasáron habian echado en ella madera, y cañas de carizzo, y como pasaban pocos á pocos, y con tiento, no se habia hundido, la madera y cañas. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 268. Voyez aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 48.

bouillant officier n'eût donné dans le piège qui lui avait été tendu par les astucieux Mexicains; il voulut du moins réparer le mal le plus tôt possible, et ordonna à ses hommes de combler la crevasse béante.

Mais à peine avaient-ils commencé ce travail, qu'au bruit sourd d'une lutte éloignée succéda l'épouvantable cri de guerre des Indiens, qui sembla déchirer le ciel. Le tumulte d'une multitude en fuite fit supposer à Cortés que la bataille allait refluer vers le lieu qu'il occupait avec une poignée de cavaliers.

Ses conjectures n'étaient que trop vraies. Alderete avait poursuivi les Aztèques avec une impétuosité irréfléchie. Il avait enlevé sans difficulté les barricades qui défendaient la brèche, et poussant en avant, il avait ordonné de la combler derrière lui. Mais aucun des fougueux Espagnols ne se laissa retenir par l'ignoble soin de remplir un fossé de décombres, lorsqu'il pouvait cueillir des lauriers dans le combat. Ils s'élançèrent donc tous à l'envi, s'exhortant les uns les autres, et se flattant d'arriver les premiers sur la place de Tlatelolco. C'est ainsi qu'ils s'étaient laissés attirer dans le cœur de la ville, lorsque retentit le cor de Guatemozin, — le symbole sacré, qui ne se faisait entendre qu'aux heures d'extrême péril. Aussitôt, les Aztèques, comme enivrés de fureur à ce son terrible, firent volte-face. Au même moment, d'innombrables essaims de guerriers, sortant des rues et des ruelles adjacentes, tombaient sur les flancs des assaillants et remplissaient l'air de ces cris sauvages et presque surnaturels qui parvinrent aux oreilles de Cortés, et étouffèrent un instant tous les bruits qui régnaient sur d'autres points de la capitale (6).

L'armée, surprise et ébranlée par la fureur et la soudaineté de l'attaque, fut bientôt jetée dans le plus grand désordre.

(6) Gomara, *Crónica*, cap. 138. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 37. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 26.

Le cor de Guatemozin résonna aux oreilles de Bernal Diaz longtemps en core après la bataille. *Hist. de la conq.*, cap. 132.

Amis et ennemis, Espagnols et Indiens, formaient une masse confuse; les lances, les sabres, les massues de guerre, brandis à la fois dans l'air, frappaient au hasard. Les fuyards foulaient au pied les fuyards, aveuglés par les projectiles qui pleuyaient du haut des *azoteas*. Comme un torrent sur une pente rapide, ils se précipitaient en tumulte vers la brèche au delà de laquelle Cortés et ses compagnons se tenaient immobiles et frappés d'horreur à la vue de l'inévitable catastrophe. Les premiers rangs plongèrent bientôt dans le gouffre; les uns essayèrent en vain de nager, les autres, avec plus de succès, s'efforçaient de gravir les monceaux de leurs camarades étouffés. Il y en eut qui, en voulant escalader le bord glissant de la brèche, retombaient dans l'eau ou étaient enlevés par les guerriers indiens placés dans des canots, et qui ajoutaient au trouble de la déroute par une grêle de flèches et de javelots.

Cortés et ses braves compagnons conservaient intrépidement leur position de l'autre côté de la brèche. « J'étais décidé, dit-il, à mourir plutôt que d'abandonner mes pauvres soldats dans cette extrémité (7). » Étendant les mains, il s'efforçait d'arracher le plus grand nombre possible de victimes à cette tombe liquide ou au destin plus effrayant de la captivité. Ce fut en vain qu'il essaya de rendre quelque présence d'esprit aux fugitifs et de rétablir un peu d'ordre parmi eux. Cortés était bien connu personnellement des Aztèques, et sa position l'exposait à tous leurs coups. Heureusement les dards, les pierres, les flèches s'amortissaient contre son casque d'acier et son armure à l'épreuve. Enfin, le cri de « Malintzin! Malintzin! » s'éleva du milieu des ennemis. Six guerriers d'une force athlétique, se jetant à la fois sur lui, firent de violents efforts pour l'entraîner dans un de leurs bateaux. Cortés reçut dans cette lutte une blessure à la cuisse, qui momentanément

(7) « E como el negocio fué tan de supito, y vi que mataban la gente, determiné de me quedar allí, y morir peleando. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 268.

le mit hors de combat. Tout espoir semblait perdu, lorsqu'un de ses fidèles compagnons, Christoval de Olea, voyant l'extrême péril de son général, se jeta sur les Aztèques, coupa d'un seul coup le bras de l'un d'eux et plongea son sabre dans le corps d'un autre. Il fut bientôt soutenu par un camarade nommé Lerma et par un chef tlascalan, qui, combattant sur le corps renversé de Cortés, tua trois autres assaillants; mais l'héroïque Olea paya son dévouement par une blessure mortelle (8).

Le bruit que Cortés venait d'être fait prisonnier se répandit bientôt parmi les soldats; Quinones, le capitaine de sa garde, et plusieurs autres Espagnols, accourant à son secours, parvinrent à l'arracher des mains des Indiens. Dans l'intervalle, un de ses pages s'était avancé à travers la mêlée, amenant un cheval pour son maître. Mais le pauvre jeune homme fut blessé à la gorge par un javelot; un autre de ses serviteurs réussit mieux. Ce fut Guzman, son chambellan; mais comme il tenait la bride du cheval, tandis qu'on aidait Cortés à se mettre en selle, il fut saisi par les Aztèques et enlevé avec la rapidité de l'éclair dans un de leurs canots. Le général ne voulait pas s'éloigner tant que sa présence pouvait être utile. Mais le fidèle Quinones, prenant son cheval par la bride, le força à tourner le dos à la brèche, en s'écriant « que la

(8) Ixtlilxochitl, qui voudrait assurer à son royal parent l'héritage de tous les actes d'héroïsme dont l'auteur est inconnu ou douteux, élève de grandes prétentions en sa faveur à cette occasion. Un tableau peint, dit-il, sur l'une des portes d'un monastère de Tlatelolco, rappela longtemps le fait du salut de Cortés par le chef *tezucan*. (*Venida de los Esp.*, p. 38.) Mais Camargo attribue tout l'honneur de cet exploit à Olea, d'après le témoignage d'un « fameux guerrier tlascalan, » présent à l'action et qui la lui avait racontée. (*Hist. gener.*, Ms.) La même assertion est soutenue par Bernal Diaz, né dans la même ville qu'Olea. (*Hist. de la conquista*, cap. 132-204.)

Saavedra, le poète chroniqueur, plus chroniqueur toutefois que poète, qui parut sur la scène avant que tous les compagnons d'armes du conquistador l'eussent quittée, décerne aussi la couronne de laurier à Olea. (*El peregrino indiano*, canto 20.)